



# Bobines de résistance au Soudan

Rencontre avec les quatre cinéastes auxquels Suhaib Gasmelbari consacre le documentaire «Talking About Trees», splendide élégie pour un art sinistré depuis le coup d'Etat de 1989, que viennent ponctuer des extraits de la production nationale d'antan.

Par  
**SANDRA ONANA**  
Photo **ÉDOUARD CAUPEIL**

«**L**umière» C'est l'une des premières paroles prononcées dans le film, avec ce qu'il faut d'autorité solennelle pour qu'elle ressemble à une incantation. A Khartoum, quatre hommes dans le noir jouent à faire du cinéma pour de faux, à la lueur d'une lampe de poche, en mimant la rotation d'une manivelle façon *air camera*. Alors que la capitale soudanaise (ici filmée en 2015, quatre ans avant la chute du dictateur Omar el-Béchir) subit une énième coupure de courant, l'obscurité qui les enveloppe semble de mèche avec leur pantomime secrète. Ibrahim, Manar, Suleiman et Altayeb n'ont pas toujours tourné des films imaginaires. Formés au cinéma en République démocratique allemande (RDA), à Moscou et au Caire, ces derniers ont réalisé entre 1960 et 1980 de fabuleux courts métrages, oubliés, puis redécouverts et restaurés en 2018 par l'Institut de cinéma et d'art vidéo à Berlin. Des œuvres pionnières, formellement ambitieuses, qui parurent alors marquer l'émergence d'un cinéma – d'auteurs, incontestablement – soudanais. Septuagénaires aujourd'hui, les quatre amis sillonnent les routes du pays avec leur ciné-club itinérant, le Sudanese Film Group (SFG), créé l'année du coup d'Etat de 1989. Echoués sur les rives néo-égyptisantes d'une salle sans âge quand on les rencontre fin novembre au cinéma le Louxor à Paris (X<sup>e</sup>), ils sont venus présenter *Talking About Trees*, le documentaire que leur a consacré le Sou-

danais Suhaib Gasmelbari, rare représentant d'une génération de cinéastes locaux nés sous la dictature, n'ayant connu Khartoum que sous l'actuel climat de no man's land culturel.

## OBJET DE CULTE PROFANE

Documentaire du manque, tourné dans la clandestinité absolue, *Talking About Trees* décrit d'abord le combat des quatre hommes pour organiser une projection publique dans un cinéma abandonné au nom idoine, la Révolution. Ce sera *Django Unchained*, de Quentin Tarantino, plébiscité par les habitants du quartier. Tout autant dépourvus des moyens techniques que légaux pour mener à bien ce projet, ces derniers se débattent avec les obstacles que leur oppose une machine étatique kafkaïenne, laissée hors-champ : c'est une voix au téléphone, égrenant les différents passe-droits dont il faut s'acquitter auprès de la Sécurité nationale et autres autorités assignées au contrôle de la bienséance. Aux manettes de cette tentative éperdue, ceinte par la nasse autoritaire, nos héros paraissent sereins comme le ciel. Drôles de petits messieurs facétieux qui battent la breloque d'un événement qu'ils n'ont pas l'ombre des moyens de concrétiser, au point qu'on finit par se demander, soupçonneux, s'il s'agit bien là de révolutionnaires à l'œuvre ou d'innocents vieillards rabâchant les plans échafaudés sur la comète. Après cette unique projection, le déluge, semble-t-il. Et la deuxième trame qui nourrit le film, travaillé de part en part par le motif du vestige, est précisément l'élégie d'un cinéma sinistré – «un héros mort», entend-on lors d'une inter-

view radio. «un arbre magique» dont la survivance comme objet de culte profane pour une poignée d'irréductibles paraît concurrencer les vocalises du muezzin à la nuit tombée. Le manque de cinéma qui endeuille la totalité du film est par ailleurs un état habitable : c'est en effet celui qu'arpentent sans amertume les quatre acolytes, étendant chaque jour leurs espérances sur la ruine de la salle de cinéma à l'abandon qui cuit au soleil, investie par une petite communauté de footballeurs venus taper dans le ballon. De nombreux plans s'abîment dans la vision languide de cette carrière à ciel ouvert, érodée par le temps, la nudité de ses gradins orphelins de spectateurs ou de l'estrade derrière laquelle on se verrait bien ficher un grand rectangle blanc. Voué à une certaine douceur, l'esprit du film souffle à travers l'opiniâtreté tranquille de son quatuor, épousant la lenteur de leurs échanges et déplacements feutrés, dénués d'urgence. Cette même lenteur régit la totalité de l'entretien que nous accordent les quatre hommes, économes en mots, auprès de qui nos questions ressemblent souvent à des bouteilles jetées dans la mer d'une impassibilité affable. Ils s'avancent avec, pour figure de proue, le plus anglophone d'entre eux, Manar al-Hilo, rejoint en fin de parcours par la voix murmurante d'Ibrahim Shaddad – cabot pince-sans-rire dont les réponses s'amuse souvent à détricoter celles du premier «pour proposer plusieurs versions de l'histoire : prenez celle que vous préférez». Depuis la fin du tournage, les choses ont bougé au Soudan. La chute d'El-Béchir, auquel s'est substituée une cohabitation instable entre oppositions civile et militaire, a ouvert un périmètre de liberté encore incertain. «C'est un processus lent, sourit Manar al-Hilo. Le ministre de la Culture a amorcé plusieurs réflexions qui vont vers davantage de liberté et moins de censure. Nous lui avons fait part de notre point de vue et il s'est montré compréhensif. Nous avons de l'espoir.» Retraités, les quatre amis vivent de la fabrication de films de commande pour des organisations humanitaires, et s'échinent toujours à restituer autant d'œuvres que possible à la gourmandise des publics soudanais à travers leur ciné-club, défiant la censure. Ils observent avec intérêt les mutations du maigre parc cinématographique de Khartoum. «Il y a actuellement trois cinémas en ville, tous possédés par des sociétés privées, résume Manar, et dont les équipements n'ont pas été rénovés depuis trente ans. Un distributeur a reçu un bail provisoire pour ouvrir un cinéma récemment, mais la programmation est très mauvaise – toujours les mêmes vieux films commerciaux.»

## RETOUR D'EXIL

Dans une autre vie, celle d'avant le coup d'Etat de 1989, Khartoum regorgeait de cinémas. Il s'y montrait beaucoup de films américains, de westerns notamment, mais aussi du cinéma indien – toujours très populaire auprès de la jeunesse de Khartoum – et égyptien. Si *Talking About Trees* attire l'attention sur l'amour que portent Manar, Ibrahim, Altayeb et Suleiman au cinéma européen – notamment la Nouvelle Vague –, le quatuor assure se passionner également pour les films de son

Retraités, les quatre amis s'échinent toujours à restituer autant d'œuvres que possible à la gourmandise des publics soudanais à travers leur ciné-club.

continent, citant le cinéaste franco-mauritanien Med Hondo, les films du Sénégalais d'Ousmane Sembène ou encore du Malien Souleymane Cissé. Mais paraît mollement concerné à l'idée qu'on ait vu leurs brillantes œuvres de jeunesse, qui laissent pourtant rêver sur les formes qui resteraient à inventer pour épouser les élan et les récits propres des Soudanais.

«On ne peut pas dire qu'il existe un cinéma soudanais aujourd'hui, au sens où il n'y a pas d'industrie, explique l'auteur de *Talking About Trees*, Suhaib Gasmelbari, premier réalisateur depuis trente ans à avoir tourné un

long métrage à Khartoum sous le régime d'Omar el-Béchir. Il semble y avoir une nouvelle génération de réalisateurs, et trois ou quatre films ont été produits ces dernières années dans des conditions très diverses.» Pour lui, les initiatives individuelles et locales des ciné-clubs peuvent toutefois raviver l'intérêt des Soudanais pour le cinéma, à l'image du SFG. «C'était notre mission de retourner au Soudan pour cette raison, affirme Manar al-Hilo. Nous sommes plusieurs à nous être exilés pendant la dictature, mais aucun n'a jamais eu l'intention de s'expatrier pour de bon.» Prenant subitement la parole, Altayeb évoque ces vieux cow-boys mutiques dans les westerns, assis dans un coin du saloon et qui, lorsqu'ils parlent pour la première fois du film, nous laissent médusés de constater qu'ils n'étaient pas muets. «Nous sommes toujours revenus au pays, car si on ne l'avait pas fait, il y aurait toujours eu ce sentiment d'un projet inachevé qui exigeait d'être mené à bien», articule-t-il en arabe en guise d'unique intervention, avant de retourner au silence. ◆

**TALKING ABOUT TREES**  
de SUHAIB GASMELBARI (1 h 33).

**Libération**